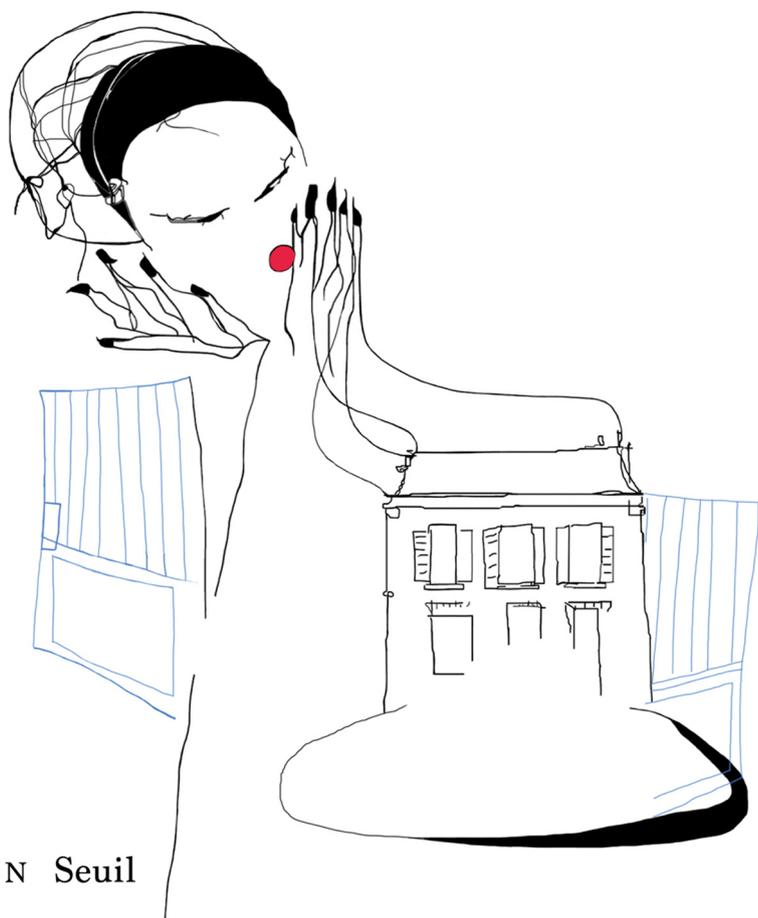


# Sandra Vanbremeersch

## La Dame couchée





# LA DAME COUCHÉE



*SANDRA VANBREMEERSCH*

# LA DAME COUCHÉE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-148668-1

© Éditions du Seuil, août 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Eden et Egon, mes êtres d'amour,  
et à ceux dont le temps devient silence.*



## I

### Le décor

« Ouh ouh... ! » ELLE m'appelle. Les deux petits mots dévalent l'escalier dans un cri aigu provenant du premier. Cet aboiement fluet me remonte dans le dos et la décharge m'explose au cerveau. Je sors de ma sieste ou du poulet à enfourner, je réunis mes membres, prête à détalier, et je réajuste le tablier de ma condition. J'appuie sur le bouton « Meudon ».

Ça vient de sa chambre. *The* chambre. La pièce feutrée aux voilages roses, aux tatamis rouges et aux murs beiges déchirés. Du sol au plafond, une parade de miroirs. Et partout qui déborde, l'accumulation du temps sur les choses qu'on garde.

Au centre, SON lit, un tombeau de pharaonne au sommet d'un empilement de draps, de plaids et de matelas. Elle est nue, presque transparente. L'Impératrice de Meudon porte

sur son visage tous les chemins de sa vie et ceux d'une mort certaine. Creux, bosses, rivages et cascades de souvenirs dialoguent avec l'inéluctable disparition.

À Meudon, il y a un pic à gravir plus haut que les sommets du haut de la ville, c'est la montagne de la Dame couchée. Trônant sur l'Histoire et accessoirement sur Paris, perchée sur son tout petit lit, dans le fatras de bouquins, de tentures élimées, d'Inde, de Chine et de voyages si loin de sa mémoire, la Lili de Céline continue de danser dans sa prison de l'âge.

Au fil des jours et des années, les miroirs de la chambre collectent dans la bibliothèque du silence tous les reflets du temps qui passe. Quand je les croise j'espère m'y voir, mais l'image est si grise ou si floue que seul un fantôme pourrait s'y reconnaître. « Ouh ouh », je suis l'un des fantômes de la maison.

Elle m'appelle, donc. Avec ce caprice existentiel dans la gorge qui réclame. Mais quoi ? Une tartine ? Ma présence ? Ou est-ce pour se plaindre de son corps souffreteux ?

« Donne-moi à boire », « J'ai faim », « Je souffre ».

« Il fait beau aujourd'hui ? », « On n'ira pas au jardin ? », « On est en octobre ? ».

On accepte l'incessante répétition des besoins des siens et de ses enfants, mais celle de cette vieillesse au-delà des vivants, on a du mal à la supporter. Elle est à l'orée d'un monde qui nous échappe. Je ne suis pas armée pour cela et j'avais d'autres projets que celui de voir tout mon être voué à disparaître dans la plainte ininterrompue du silence et dans les hurlements de désirs jamais satisfaits d'une ancêtre. Est-on jamais prêt à l'effacement de sa personne ?

Alors je monte l'escalier, je quitte mon canapé, celui négocié avec les instances dirigeantes (l'Avocat de Madame) pour pouvoir mettre sous mes fesses encore jeunes autre chose qu'un vieux cuir pourri infesté d'acariens, de poils de bêtes et d'humains, vestiges d'une époque où le Tout-Paris de Meudon ripaillait de poulets rôtis, pommes rissolées, gâteaux et bries, le tout arrosé des champagnes, portos, vins et potins. Et je passe sur les parfums capiteux des femmes qui se mêlaient aux fragrances des huiles essentielles de l'entrée. Mélange détonant que cette alchimie olfactive dans l'air ambiant de Meudon. Si tant est qu'il y ait jamais eu, ici, un air, un souffle, une bouffée de quelque chose de respirable...

Donc, je monte. Entre le canapé et la chambre du premier. Parfois je la vois rouge, cette chambre, si je regarde le sol. Parfois je la vois rose si j'espère voir le ciel, un ailleurs, un dehors, le nez collé aux rideaux. C'est comme les fous

entre la porte et les murs, entre le sol et le plafond. Faut bien s'occuper, se distraire. Chercher un point d'accroche, un jeu avec soi-même pour rester en vie. Alors je compte, d'année en année, les trous qui se sont formés dans les tatamis, me disant que le temps décidément creuse d'indomptables crevasses jusque sous nos pieds. Mon esprit vogue de déchirure en déchirure sur le rouge de la chambre, quand parfois un orteil se tord sur un bout d'écorchure grise dont les filaments couleur sang deviennent aussitôt poésie. Lorsqu'on est enfermé la moindre ligne un peu souple devient attachante, presque amie. Si je m'écoutais je parlerais à ces fils décousus qui jaillissent des tapis.

« Petite ligne souple, as-tu bien dormi ? », « Raconte-moi », « J'ai faim », « Je souffre ».

« Mignonne, quel est ton prochain voyage ? », « T'es-tu résignée comme moi à quelques circonvolutions silencieuses pour te sentir vivante ? »

Et le lit est là. Et Elle ne bouge pas. Mais les trous se forment.

Un jour, la tenture au-dessus du lit a presque cédé, déversant toute la poussière accumulée du siècle dernier. Je me disais bien que ce dais gracieux semblait trop bombé. Eh bien voilà, dans le poids de la chute il y avait celui des années. Comme une avalanche du passé qui s'est à demi effondrée sur l'ancêtre. Dans une dernière danse elles se

seraient enlacées, la tenture et la Dame, mélangeant l'une à l'autre particules et bagatelles du temps.

Au lieu de cela, et avant que dans un dernier souffle l'une ne se fasse manger par l'autre, on a séparé la Dame de sa vieille jumelle de tissu agrippée au plafond. Le petit monde domestique de Meudon s'est affairé à dégager vite fait bien fait l'humaine ensevelie et à nettoyer, pour ne pas dire sacrifier, ce beau dais indien dont les lambeaux, sous l'implacable efficacité de la javel et de la fureur purificatrice de ma collègue Angélique, disparaissaient un à un en volutes grises. Et hop ! Un souvenir de moins. Celui juste au-dessus de son regard, son ciel et son seul voyage encore, son zénith, troqué pour un air plus sûr.

J'y suis. Sur le seuil de la chambre. Après l'escalier qui craque comme des gaufrettes sous mes pieds et happée par l'hyper chaleur du gros radiateur bleu du palier qui chauffe hiver comme été. Je pousse la porte de saloon, j'entre en scène, mais j'ai rien à dégainer, bam bam bam rien à dégainer, personne au bar, aucun visage à l'horizon, juste la lueur d'une vieille lampe qui annonce un nouveau court-circuit. Quelque chose va encore mourir dans cette maison, c'est sûr... Stop ! Lucky Violette s'arrête, c'est pas son jour. Je quitte le film sur le constat désarmant du temps qui passe immobile dans le vide de mon cerveau.

- « Oui ? Tout va bien Madame D. ?  
– Viens ma chérie, viens voyager avec moi, on part...  
– OK Madame D., on part ! »

J'approche. Grand canyon de son visage, ombres rouges ombres creuses, nulle cascade. C'est fou comme la vieillesse vous file une sensation d'interminable soif. On part dans son désert. Je ferme les yeux. Les siens sont clos, comme toujours. Je me glisse dans un pli du visage, mon Dieu qu'il est lisse ce pli, et si fin, pire que du papier à cigarette. On décolle. Avec sa vieille carcasse et son port de danseuse on va marcher très loin d'ici. Fini le radiateur fou, bye bye les fils des tatamis, adieu les voilages bon marché en pétrole rose et le frénétique lave-vaisselle qui crache une vapeur puante (c'est sûr il va mourir avant elle celui-là aussi !), ciao capricieuses chasses d'eau et meubles-solitudes qui gémissent du soir au matin, on part... La Veuve Canyon et moi on s'en va ! Voyage. Je l'accompagne en pays Mort. Calme, calme et légèreté. La végétation nous talonne, de ses tentacules fous et sauvages. Ils ont déjà pénétré la salle de danse, ils seront bientôt dans l'escalier, un jour je ne pourrai plus ouvrir, pire, je ne pourrai plus refermer, la porte de ma chambre... Toto sur une épaule et main dans la main on décampe !

Non, ce n'est pas vrai. Je divague. Juste une escapade imaginaire de ma condition sans condition. En fait il fait froid,

c'est la mer glaciale de toute sa vie. Elle me raconte Céline. Elle me raconte les chauves-souris qui volent au-dessus de ses danses dans l'hiver pour tenter de se réchauffer. Survivre. Danemark. Prison. Solitude. Violences. Et elle me glisse un « J'ai faim ». Bam ! je retombe sur la terre ferme.

La suite, c'est l'indicible. L'indicible que vivent les personnes accrochées au corps des autres, nurses, assistantes de ci, de ça, « de vie » comme on dit, aides-soignantes et autres professions qui ont le salaire teinté de la charge puissante mais ingrate des corps démunis. C'est un secret qu'on porte en soi, avec soi, partout. On retourne à sa vie avec toute l'intimité d'un autre. On baigne dans un corps qui ne nous appartient pas et qui se répand dans le nôtre. Faut-il être fou pour vouloir ça.

Car ce corps, il existe. Il est de pierre et de poussière, d'odeurs et de larmes, immobile et souple, léger comme l'air et lourd comme une montagne, il est habité du temps qui passe le temps. Son voile si fin qui l'habille d'une peau si fine est une énigme que je peux tout juste déchiffrer au bout de tant d'années, si brèves dans le chemin de ses années à Elle.

Et ce petit mastodonte, inerte et si lourd à déplacer, pourtant encore si élégamment vivant, il faut le laver. Je me demande pourquoi tant de surface existe sur le corps des

vieux. On dirait qu'ils grandissent quand ils sont immobiles. On s'attache à ne pas oublier chaque pli caché sous les autres. On n'en vient jamais à bout. Pourquoi tant d'espace entre la tête et les pieds ? C'est magistral cette vieillesse ! On n'a pas idée de l'escalade qui nous est réservée !

Cette vieille branche, accrochée comme du lichen à la vie, il faut la soulever comme on hisse une vieille souche et mon cerveau divague : allez, une traction, une-deux une-deux, on corrige sa position pour ne pas se casser le dos, oh hisse oh hisse ! Devenue bûcheronne je me dis que l'effort maintient hors du désespoir causé par l'ingratitude de la tâche. L'effort comme béquille et comme arme contre la disparition de l'être. À défaut d'avoir un nom, il me reste l'athlétique identité de mon corps en mouvement.

Mais il y a encore le parchemin à crémer, attention à ne pas déchirer la peau-papier au passage. Et la bête à nourrir. Mais où sont les dents, bon sang ? Elle en a pourtant, pourquoi fait-elle cette affreuse grimace avec la langue pour enfouir toute substance dans la caverne de sa bouche ? Les vieux ont cette fâcheuse habitude de dessiner tout l'espace autour de ce qu'ils avalent, ça crée des béances habitées par un monde d'émotions buccales qu'on ne soupçonne pas. Au creux d'une compote se glisse langoureusement le rivage de la cuillerée, celui-là même qui vient se fracasser

en écume de plaisir sur le bord de la lèvre et laisse franchir le navire-langue pour sucer encore un peu le sel de la vie... Que le corps est avide quand le corps repose ! Une compote et c'est l'extase.

La peau est presque invisible. Comment peut-on avoir tant de choses à cacher sous une peau si fine ? Les yeux sont clairs mais me voient-ils ? Ces billes bleu pâle aux liserés blanchâtres, ni cils ni poils ni plus rien qu'un fil de super glue biologique qui s'étire entre le bas et le haut à chaque tentative d'ouverture sur le monde. Voir. Voir à travers des barreaux de colle humaine. Prisonnière de ton âge, vieille dame, que vois-tu derrière ton diaphane portail ?

Les doigts tordus sont si sales, ongles pénétrants gorgés de champignons en tout genre. On dirait qu'ils veulent se sauver, ces ongles abîmés, noircis, striés et mats comme une écorce pas encore tombée. Pieds déformés, la danseuse s'est modélée en sculpture. Un orteil par-ci un autre par-là, se croisant au bout de la ligne du pied. Drôle de figure à l'esthétique vagabonde, la Dame est devenue création. Son corps c'est un pic, c'est un art, que dis-je, c'est une apparition !

Voici posé le décor de ma vie à Meudon chez Lucette Destouches, dite la Veuve Céline.



roses lancées à la postérité commence à fleurir le prochain jardin de Madame D.

La Veuve n'était plus. À sa place une épouse, une femme, une poussière de Dame, et quelques plumes au bout des pieds sur la couche de l'éternité.

Désormais petite chose, toute petite chose sous un grand panier de fleurs. La Dame repose.

\*

Trois mois plus tard, quand la maison fut vidée, prête à être fusillée sous les coups de bonne pioche et d'immobilières considérations, on entendit dans Meudon un petit fracas résonner.

C'était Toto qui s'était effondré. Mort d'un trop grand bonheur auquel il n'était pas habitué.